L'ABEILLE.

Journal officiel de l'Etat, du Conseil Général de la Nouvelle-Orléans, de la Première et de la Troisième Municipalité.

Imprimé par J. Bayon.

NOUVELLE-ORLEANS:
JEUDI MATIN, 30 MARS 1837.

Nous apprenons par une gazette de St. Louis, du 20 du courant, que le bateau à vapeur Tredaway et Wisconsin s'était échoué sur la rivière de l'Illinois, à 5 milles de l'embouchure, dans la matinée du 17. Le premier a sombré et on craignait beaucoup pour les passagers du second.

DE LA CRISE FINANCIERE

Le triste sujet que nous avons eu à entretenir le public dans deux de nos derniers numéros, l'Angleterre est tellement tenue sous la pression de l'argent, qu'il en résulte nécessairement une gêne générale dans le commerce de cet immense marché. Il est impossible également que l'exportation de nos cotons ne se ressente de cet embarras momentané, et ne trouve en Angleterre une entrave considérable. Nous ne voyons donc pas encore de terme à la crise qui pèse sur nous, mais nous avons la consolation de penser que la cause en est étrangère à notre gestion, que plusieurs années de prospérité ont mis le pays à même de supporter le choc, et que la source de la richesse, l'agriculture, est dans un état florissant. Ce sont là des motifs de confiance pour le présent et de sécurité pour l'avenir. Quant à nous, nous nous sommes toujours exposé à parler avec franchise, et nous ne nous départirons pas de notre système, parce que nous croyons que la vérité, quelque pénible qu'elle puisse être, est toujours préférable à l'erreur, et que le public a droit de connaître la vérité, quelque pénible qu'elle puisse être, afin de pouvoir se mettre en garde contre les maux qui le menacent. Nous ne nous dissimulons pas que la crise actuelle est grave, et que la prudence commande à tous ceux qui ont des intérêts à sauvegarder, de se tenir sur leurs gardes. Mais nous ne pensons pas qu'il y ait lieu à s'effrayer outre mesure, et à se livrer à des craintes exagérées. Nous avons déjà traversé des crises semblables, et nous en sommes sortis sans trop de pertes. Nous sommes convaincus que nous en sortirons encore, et que, dans peu, nous reprendrons notre marche ascendante vers la prospérité.

Nous ne nous dissimulons pas non plus que la crise actuelle est due, en partie, à la spéculation effrénée qui a régné dans le commerce, et à l'extension exagérée donnée à certaines branches d'industrie. Mais nous ne pensons pas que ces causes puissent avoir une influence fâcheuse sur notre avenir. Nous ne voyons pas que la spéculation ait pris un développement extraordinaire dans notre ville, et nous croyons que les branches d'industrie qui ont été le plus exagérées, sont celles qui ont le moins souffert. Nous ne voyons pas non plus que la crise ait été causée par une extension exagérée donnée à la culture du coton. Nous ne pensons pas que la demande de cet article ait été exagérée, et nous croyons que la production a été restreinte dans de justes limites. Nous ne voyons pas que la crise ait été causée par une extension exagérée donnée à la culture du coton. Nous ne pensons pas que la demande de cet article ait été exagérée, et nous croyons que la production a été restreinte dans de justes limites. Nous ne voyons pas que la crise ait été causée par une extension exagérée donnée à la culture du coton. Nous ne pensons pas que la demande de cet article ait été exagérée, et nous croyons que la production a été restreinte dans de justes limites.

Quant à nous, nous ne nous dissimulons pas que la crise actuelle est grave, et que la prudence commande à tous ceux qui ont des intérêts à sauvegarder, de se tenir sur leurs gardes. Mais nous ne pensons pas qu'il y ait lieu à s'effrayer outre mesure, et à se livrer à des craintes exagérées. Nous avons déjà traversé des crises semblables, et nous en sommes sortis sans trop de pertes. Nous sommes convaincus que nous en sortirons encore, et que, dans peu, nous reprendrons notre marche ascendante vers la prospérité.

De semblables pensées ne sont pas de nature à nous faire méconnaître les dangers réels de la crise, ou nous avons présentement à nous débattre. Le système de spéculation qui a régné dans le commerce, les besoins réels de la cité, où nous avons présentement à nous débattre,